Nietzsche

Le Crépuscule des idoles

Avant-propos

Conserver sa sérénité au milieu d'une cause sombre et justifiable au-delà de toute mesure, ce n'est certes pas un petit tour d'adresse : et pourtant qu'y aurait-il de plus nécessaire que la sérénité ? Nulle chose ne réussit à moins que la pétulance n'y ait sa part. Un excédent de force ne fait que prouver la force. - Une *Transmutation de toutes les valeurs*, ce point d'interrogation si noir, si énorme, qu'il jette des ombres sur celui qui le pose, - une telle destinée dans une tâche nous force à chaque instant de courir au soleil, de secouer un sérieux qui s'est mis à trop nous peser. Tout moyen y est bon, tout « événement » est le bienvenu. Avant tout la *guerre*. La guerre fut toujours la grande prudence de tous les esprits qui se sont trop concentrés, de tous les esprits devenus trop profonds ; il y a de la force de guérir même dans la blessure. Depuis longtemps une sentence dont je cache l'origine à la curiosité savante a été ma devise

Increscunt animi, virescit volnere virtus.

Un autre moyen de guérison que je préfère encore le cas échéant, consisterait à *surprendre les idoles*... Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde : c'est là mon « mauvais oeil » pour ce monde, c'est là aussi ma « mauvaise oreille »... Poser ici des questions avec le *marteau* et entendre peut-être comme réponse ce fameux son creux qui parle d'entrailles gonflées - quel ravissement pour quelqu'un qui, derrière les oreilles, possède d'autres oreilles encore, - pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats qui arrive à faire *parler* ce qui justement voudrait rester muet...

Cet écrit lui aussi - le titre le révèle - est avant tout un délassement, une tache de lumière, un bond à côté dans l'oisiveté d'un psychologue. Peut-être est-ce aussi une guerre nouvelle ? Et peut-être y surprend-on les secrets de nouvelles idoles ?... Ce petit écrit est une *grande déclaration de guerre* ; et pour ce qui en est de surprendre les secrets des idoles, cette fois-ci ce ne sont pas des dieux à la mode, mais des idoles *éternelles* que l'on touche ici du marteau comme on ferait d'un diapason, - il n'y a, en dernière analyse, pas d'idoles plus anciennes, plus convaincues, plus boursouflées... Il n'y en a pas non plus de plus creuses. Cela n'empêche pas que ce soient celles en qui l'on *croit le plus* ; aussi, même dans les cas les plus nobles, ne les appelle-t-on nullement des idoles...

Turin, le 30 septembre 1888,
le jour où fut achevé le premier livre de
La Transmutation de toutes les valeurs.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Maximes et pointes

1.

La paresse est mère de toute psychologie. Comment ? la psychologie serait-elle un... vice ?

2.

Le plus courageux d'entre nous n'a que rarement le courage d'affirmer ce qu'il *sait* véritablement...

3.

Pour vivre seul il faut être une bête ou bien un dieu - dit Aristote. Il manque le troisième cas : il faut être l'un et l'autre, il faut être - philosophe...

4.

« Toute vérité est simple. » - N'est-ce pas là un double mensonge ? -

5.

Une fois pour toutes, il y a beaucoup de choses que je ne *veux* point savoir. - La sagesse trace des limites, même à la connaissance.

6.

C'est dans ce que votre nature a de sauvage que vous vous rétablissez le mieux de votre perversité, je veux dire de votre spiritualité...

7.

Comment ? l'homme ne serait-il qu'une méprise de Dieu ? Ou bien Dieu ne serait-il qu'une méprise de l'homme ? -

8.

A L'ÉCOLE DE GUERRE DE LA VIE. - Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort.

9.

Aide-toi, toi-même : alors tout le monde t'aidera. Principe de l'amour du prochain.

10.

Ne commettez point de lâcheté à l'égard de vos actions ! Ne les laissez pas en plan après coup ! - Le remords de conscience est indécent.

11.

Un âne peut-il être tragique ? - Périr sous un fardeau que l'on ne peut ni porter ni rejeter ?... Le cas du philosophe.

12.

Si l'on possède son *pourquoi* ? de la vie, on s'accommode de presque tous les *comment* ? - L'homme n'aspire pas au bonheur ; il n'y a que l'Anglais qui fait cela.

13.

L'homme a créé la femme - avec quoi donc ? Avec une côte de son dieu, - de son « Idéal »...

14.

Comment ? Tu cherches ? Tu voudrais te décupler ? Te centupler ? Tu cherches des adhérents ? - Cherche des *zéros* ! -

15.

Les hommes posthumes - moi, par exemple - sont moins bien compris que ceux qui sont conformes à leur époque, mais on les *entend* mieux. Pour m'exprimer plus exactement encore : on ne nous comprend jamais - et c'est *de là* que vient notre autorité...

16.

ENTRE FEMMES. - « La vérité ? Oh ! vous ne connaissez pas la vérité ! N'est-elle pas un attentat contre notre *pudeur* ? » -

17.

Voilà un artiste comme je les aime. Il est modeste dans ses besoins : il ne demande, en somme, que deux choses : son pain et son art, - *Panem et Circen*...

18.

Celui qui ne sait pas mettre sa volonté dans les choses veut du moins leur donner un *sens* : ce qui le fait croire qu'il y a déjà une volonté en elles (Principe de la « foi »).

19.

Comment ? vous avez choisi la vertu et l'élévation du coeur et en même temps vous jetez un regard jaloux sur les avantages des indiscrets ? - Mais avec la vertu on renonce aux « avantages »... (à écrire sur la porte d'un antisémite).

20.

La femme parfaite commet de la littérature, de même qu'elle commet un petit péché : pour essayer, en passant, et en tournant la tête pour voir si quelqu'un s'en aperçoit, et *afin* que quelqu'un s'en aperçoive...

21.

Il ne faut se mettre que dans les situations où il n'est pas permis d'avoir de fausses vertus, mais où, tel le danseur sur la corde, on tombe ou bien on se dresse, - ou bien encore on s'en tire...

22.

« Les hommes méchants n'ont point de chants. » D'où vient que les Russes aient des chants ?

23.

« L'esprit allemand » : depuis dix-huit ans une *contradictio in adjecto*.

24.

A force de vouloir rechercher les origines on devient écrevisse. L'historien voit en arrière ; il finit par *croire* en arrière.

25.

La satisfaction garantit même des refroidissements. Une femme qui se savait bien vêtue s'est-elle jamais enrhumée ? - Je pose le cas où elle aurait été à peine vêtue.

26.

Je me méfie de tous les gens à systèmes et je les évite. La volonté du système est un manque de loyauté.

27.

On dit que la femme est profonde - pourquoi ? puisque chez elle on n'arrive jamais jusqu'au fond. La femme n'est pas même encore plate.

28.

Quand la femme a des vertus masculines, c'est à ne plus y tenir ; quand elle n'a point de vertus masculines, c'est elle qui n'y tient pas, elle qui se sauve.

29.

« Combien la conscience avait à ronger autrefois ! quelles bonnes dents elle avait !- Et maintenant ? qu'est-ce qui lui manque ? »- Question d'un dentiste.

30.

On commet rarement une seule imprudence. Avec la première imprudence on en fait toujours de trop, et c'est pourquoi on en fait généralement une seconde - et maintenant, c'est trop peu...

31.

Le ver se recoquille quand on marche dessus. Cela est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : *l'humilité*. -

32.

Il y a une haine contre le mensonge et la dissimulation qui vient d'une sensibilité du point d'honneur ; il y a une haine semblable par lâcheté, puisque le mensonge est *interdit* par la loi divine. Etre trop lâche pour mentir...

33.

Combien peu de chose il faut pour le bonheur ! Le son d'une cornemuse. - Sans musique la vie serait une erreur. L'Allemand se figure Dieu lui-même en train de chanter des chants.

34. On ne peut penser et écrire qu'assis *(G. Flaubert). Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le* péché *contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur.*

35.

Il y a des cas où nous sommes comme les chevaux, nous autres psychologues. Nous sommes pris d'inquiétude parce que nous voyons notre propre ombre se balancer devant nous. Le psychologue doit se détourner *de soi*, pour être capable de voir.

36.

Faisons-nous *tort* à la vertu, nous autres immoralistes ? - Tout aussi peu que les anarchistes aux princes. Ce n'est que depuis qu'on leur tire de nouveau dessus qu'ils sont solidement assis sur leurs trônes. Morale : *il faut tirer sur la morale*.

37.

Tu cours *devant* les autres ? - Fais-tu cela comme berger ou bien comme exception ? Un troisième cas serait le déserteur... *Premier* cas de conscience.

38.

Es-tu vrai ? ou n'es-tu qu'un comédien ? Es-tu un représentant ? ou bien es-tu toi-même la chose qu'on représente ? En fin de compte tu n'es peut-être que l'imitation d'un comédien... *Deuxième* cas de conscience.

39.

LE DÉSILLUSIONNÉ PARLE. - J'ai cherché des grands hommes et je n'ai toujours trouvé que les singes de leur idéal.

40.

Es-tu de ceux qui regardent ou de ceux qui mettent la main à la pâte ? - ou bien encore de ceux qui détournent les yeux et se tiennent à l'écart ?... *Troisième* cas de conscience.

41.

Veux-tu accompagner ? ou précéder ? ou bien encore aller de ton côté ?... Il faut savoir ce que l'on veut et si l'on veut. - *Quatrième* cas de conscience.

42.

Ils étaient des échelons pour moi. Je me suis servi d'eux pour monter, - c'est pourquoi il m'a fallu passer sur eux. Mais ils se figuraient que j'allais me servir d'eux pour me reposer...

43.

Qu'importe que moi je garde raison ! J'ai trop raison. - Et qui rira le mieux aujourd'hui rira le dernier.

44.

Formule de mon bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*...

Le problème de Socrate

1.

De tout temps les sages ont porté le même jugement sur la vie : *elle ne vaut rien*... Toujours et partout on a entendu sortir de leur bouche la même parole, - une parole pleine de doute, pleine de mélancolie, pleine de fatigue de la vie, pleine de résistance contre la vie. Socrate lui-même a dit en mourant : « Vivre - c'est être longtemps malade : je dois un coq à Esculape libérateur. » Même Socrate en avait assez. - Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? - Autrefois on aurait dit (- oh! on l'a dit, et assez haut, et nos pessimistes en tête !) : « Il faut bien qu'il y ait là-dedans quelque chose de vrai ! Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » - Parlons-nous ainsi, aujourd'hui encore ? le *pouvons*-nous ? « Il faut en tous les cas qu'il y ait ici quelque chose de *malade* », - voilà *notre* réponse : ces sages parmi les sages de tous les temps, il faudrait d'abord les voir de près ! Peut-être n'étaient-ils plus, tant qu'ils sont, fermes sur leurs jambes, peut-être étaient-ils en retard, chancelants, *décadents* peut-être ? La sagesse paraissait-elle peut-être sur la terre comme un corbeau, qu'une petite odeur de charogne enthousiaste ?...

2.

Cette irrévérence de considérer les grands sages comme des *types de décadence* naquit en moi précisément dans un cas où le préjugé lettré et illettré s'y oppose avec le plus de force : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des symptômes de décadence, des instruments de la décomposition grecque, des pseudo-grecs, des antigrecs (*L'Origine de la tragédie*. 1872). Ce *consensus sapientium* - je l'ai toujours mieux compris - ne prouve pas le moins du monde qu'ils eussent raison, là où ils s'accordaient : il prouve plutôt qu'eux-mêmes, ces sages parmi les sages, avaient entre eux quelque accord *physiologique*, pour prendre à l'égard de la vie

cette même attitude négative, - pour être tenus de la prendre. Des jugements, des appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent, en dernière instance, jamais être vrais : ils n'ont d'autre valeur que celle d'être des symptômes - en soi de tels jugements sont des stupidités. Il faut donc étendre les doigts pour tâcher de saisir cette *finesse* extraordinaire que *la valeur de la vie ne peut pas être appréciée.* Ni par un vivant, parce qu'il est partie, même objet de litige, et non pas juge : ni par un mort, pour une autre raison. - De la part d'un philosophe, voir un problème dans la valeur de la vie, demeure même une objection contre lui, un point d'interrogation envers sa sagesse, un manque de sagesse. - Comment ? et tous ces grands sages - non seulement ils auraient été des *décadents*, mais encore ils n'auraient même pas été des sages ? - Mais je reviens au problème de Socrate.

3.

Socrate appartenait, de par son origine, au plus bas peuple : Socrate était de la populace. On sait, on voit même encore combien il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. En fin de compte, Socrate était-il un Grec ? La laideur est assez souvent l'expression d'une évolution croisée, *entravée* par le croisement. Autrement elle apparaît comme le signe d'une évolution descendante. Les anthropologistes qui s'occupent de criminologie nous disent que le criminel type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate était-il un criminel type ? - Du moins cela ne serait pas contredit par ce fameux jugement physionomique qui choquait tous les amis de Socrate. En passant par Athènes, un étranger qui se connaissait en physionomie dit, en pleine figure, à Socrate qu'il était un monstre, qu'il cachait en lui tous les mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement : « Vous me connaissez, monsieur ! »

4.

Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la *décadence* chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté de rachitique* qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe qui, sous le nom de « démon de Socrate », ont reçu une interprétation religieuse. Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural ; tout est, en même temps, plein de cachettes, d'arrière-pensées, de souterrains. - Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

5.

Avec Socrate, le goût grec s'altère en faveur de la dialectique : que se passe-t-il exactement ? Avant tout c'est un goût *distingué* qui est vaincu ; avec la dialectique le peuple arrive à avoir le dessus. Avant Socrate, on écartait dans la bonne société les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière. Les choses honnêtes comme les honnêtes gens ne servent pas ainsi leurs principes avec les mains. Il est d'ailleurs indécent de se servir de ses cinq doigts. Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru ne vaut pas grand-chose. Partout où l'autorité est encore de bon ton, partout où l'on ne « raisonne » pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle : on se rit de lui, on ne le prend pas au sérieux. - Socrate fut le polichinelle qui se *fit prendre au sérieux* : qu'arriva-t-il là au juste ? -

6.

On ne choisit la dialectique que lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle on éveille la défiance, qu'elle persuade peu. Rien n'est plus facile à effacer qu'un effet de dialecticien : la pratique de ces réunions où l'on parle le démontre. Ce n'est qu'à *leur corps défendant* que ceux qui n'ont plus d'autre arme emploient le dialectique. Il faut qu'on ait à *arracher* son droit, autrement on ne s'en sert pas. C'est pourquoi les juifs étaient des dialecticiens ; Maître Renart l'était : comment ? Socrate, lui aussi, l'a-t-il été ? -

7.

- L'ironie de Socrate était-elle une expression de révolte ? de ressentiment populaire ? savoure-t-il, en opprimé, sa propre férocité, dans le coup de couteau du syllogisme ? se venge-t-il des grands qu'il fascine ? - Comme dialecticien on a en main un instrument sans pitié ; on peut avec lui faire le tyran ; on compromet en remportant la victoire. Le dialecticien laisse à son antagoniste le soin de faire la preuve qu'il n'est pas un idiot : il rend furieux et en même temps il prive de tout secours. Le dialecticien *dégrade* l'intelligence de son antagoniste. Quoi ? la dialectique n'est-elle qu'une forme de la vengeance chez Socrate ?

8.

J'ai donné à entendre comment Socrate a pu éloigner : il reste d'autant plus à expliquer *comment* il a pu fasciner. - En voilà la première raison : il a découvert une nouvelle espèce de *combat*, il fut le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes. Il fascinait en touchant à l'instinct combatif des Hellènes, - il a apporté une variante dans la palestre entre les hommes jeunes et les jeunes gens. Socrate était aussi un grand érotique.

9.

Mais Socrate devina autre chose encore. Il pénétrait les sentiments de ses nobles Athéniens ; il comprenait que son cas, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas exceptionnel. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en secret : les Athéniens de la vieille roche s'éteignaient. - Et Socrate comprenait que tout le monde avait *besoin* de lui, de son remède, de sa cure, de sa méthode personnelle de conservation de soi... Partout les instincts étaient en anarchie ; partout on était à deux pas de l'excès : le *monstrum in animo* était le péril universel. « Les instincts veulent jouer au tyran : il faut inventer un *contre-tyran* qui l'emporte... » Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il était, un repaire de tous les mauvais désirs, le grand ironiste hasarda encore une parole qui donne la clef de sa nature. « Cela est vrai, dit-il, mais je me suis rendu maître de tous. » *Comment* Socrate se rendit-il maître de *lui-même* ? - Son cas n'était au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux dans ce qui commençait alors à être la détresse universelle : que personne n'était plus maître de soi-même, que les instincts se tournaient les uns *contre* les autres. Il fascinait lui-même étant ce cas extrême - sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela va de soi, encore plus comme réponse, comme solution, comme l'apparence de la cure nécessaire dans ce cas. -

10.

Lorsqu'on est forcé de faire de la *raison* un tyran, comme Socrate l'a fait, le danger ne doit pas être mince que quelque chose d'autre fasse le tyran. C'est alors qu'on devina la raison

libératrice ; ni Socrate ni ses « malades » n'étaient libres d'être raisonnables, - ce fut *de rigueur*, ce fut leur dernier remède. Le fanatisme que met la réflexion grecque tout entière à se jeter sur la raison, trahit une détresse : on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler à fond, ou être *absurdement raisonnable*... Le moralisme des philosophes grecs depuis Platon est déterminé pathologiquement ; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = bonheur, cela veut seulement dire : il faut imiter Socrate et établir contre les appétits obscurs une *lumière du jour* en permanence - un jour qui serait la lumière de la raison. Il faut être à tout prix prudent, précis, clair : toute concession aux instincts et à l'inconscient ne fait qu' *abaisser*...

11.

J'ai donné à entendre de quelle façon Socrate fascine : il semblait être un médecin, un sauveur. Est-il nécessaire de montrer encore l'erreur qui se trouvait dans sa croyance en la « raison à tout prix » ?- C'est une duperie de soi de la part des philosophes et des moralistes que de s'imaginer sortir de la *décadence* en lui faisant la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme remède, comme moyen de salut, n'est qu'une autre expression de la *décadence* - ils ne font qu'en changer l'expression, ils ne la suppriment point. Le cas de Socrate fut un malentendu ; *toute la morale de perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut un malentendu*... La plus vive lumière, la raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, dépourvue d'instincts, en lutte contre les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une nouvelle maladie - et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », au bonheur... Etre *forcé* de lutter contre les instincts - c'est là la formule de la décadence : tant que la vie est *ascendante*, bonheur et instinct sont identiques. -

12.

- A-t-il compris cela lui-même, lui qui a été le plus prudent de ceux qui se dupèrent eux-mêmes ? Se l'est-il dit finalement, dans la *sagesse* de son courage vers la mort ?... Socrate *voulait* mourir : - ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il força Athènes à la ciguë... « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin... Socrate seulement fut longtemps malade... »

La « raison » dans la philosophie

1.

Vous me demandez de vous dire tout ce qui est idiosyncrasie chez les philosophes ?... Par exemple leur manque de sens historique, leur haine contre l'idée du devenir, leur égypticisme. Ils croient faire honneur à une chose en la dégageant de son côté historique, *sub specie aeterni*, - quand ils en font une momie. Tout ce que les philosophes ont manié depuis des milliers d'années c'était des idées-momies, rien de réel ne sortait vivant de leurs mains. Ils tuent, ils empaillent lorsqu'ils adorent, messieurs les idolâtres des idées, - ils mettent tout en danger de mort lorsqu'ils adorent. La mort, l'évolution, l'âge, tout aussi bien que la naissance et la croissance sont pour eux des objections, - et même des réfutations. Ce qui est ne *devient* pas ; ce qui devient n' *est* pas... Maintenant ils croient tous, même avec désespoir, à l'être.

Mais comme ils ne peuvent pas s'en saisir, ils cherchent des raisons pour savoir pourquoi on le leur retient : « Il faut qu'il y ait là une apparence, une duperie qui fait que nous ne puissions pas percevoir l'être : où est l'imposteur ? » - « Nous le tenons, s'écrient-ils joyeusement, c'est la sensualité ! Les sens, *qui d'autre part sont tellement immoraux*... les sens nous trompent sur le monde *véritable*. Morale : se détacher de l'illusion des sens, du devenir, de l'histoire, du mensonge, - l'histoire n'est que la foi en les sens, la foi au mensonge. Morale : nier tout ce qui ajoute foi aux sens, tout le reste de l'humanité : tout cela fait partie du « peuple ». Etre philosophe, être momie, représenter le monotonothéisme par une mimique de fossoyeur ! - Et périsse avant tout le *corps*, cette pitoyable *idée fixe* des sens ! le corps atteint de tous les défauts de la logique, réfuté, impossible même, quoiqu'il soit assez impertinent pour se comporter comme s'il était réel !... »

2.

Je mets à part avec un profond respect le nom d' *Héraclite*. Si le peuple des autres philosophes rejetait le témoignage des sens parce que les sens sont multiples et variables, il en rejetait le témoignage parce qu'ils présentent les choses comme si elles avaient de la durée et de l'unité. Héraclite, lui aussi, fit tort aux sens. Ceux-ci ne mentent ni à la façon qu'imaginent les Eléates ni comme il se le figurait, lui, - en général ils ne mentent pas. C'est ce que nous *faisons* de leur témoignage qui y met le mensonge, par exemple le mensonge de l'unité, le mensonge de la réalité, de la substance, de la durée... Si nous faussons le témoignage des sens, c'est la « raison » qui en est la cause. Les sens ne mentent pas en tant qu'ils montrent le devenir, la disparition, le changement... Mais dans son affirmation que l'être est une fiction Héraclite gardera éternellement raison. Le « monde des apparences » est le seul réel : le « monde-vérité » est seulement *ajouté par le mensonge*...

3.

- Et quels fins instruments d'observation sont pour nous nos sens ! Le nez, par exemple, dont aucun philosophe n'a jamais parlé avec vénération et reconnaissance, le nez est même provisoirement l'instrument le plus délicat que nous ayons à notre service : cet instrument est capable d'enregistrer des différences minima dans le mouvement, différences que même le spectroscope n'enregistre pas. Aujourd'hui nous ne possédons de science qu'en tant que nous nous sommes décidés à *accepter* le témoignage des sens, - qu'en tant que nous armons et aiguisons nos sens, leur apprenant à penser jusqu'au bout. Le reste n'est qu'avorton et non encore de la science : je veux dire que c'est métaphysique, théologie, psychologie, ou théorie de la connaissance. Ou bien *encore*, science de la forme, théorie des signes : comme la logique, ou bien cette logique appliquée, la mathématique. Ici la réalité ne paraît pas du tout, pas même comme problème ; tout aussi peu que la question de savoir quelle valeur a en général une convention de signes, telle que l'est la logique. -

4.

L' *autre* idiosyncrasie des philosophes n'est pas moins dangereuse : elle consiste à confondre les choses dernières avec les choses premières. Ils placent au commencement ce qui vient à la fin - malheureusement ! car cela ne devrait pas venir du tout ! - les « conceptions les plus hautes », c'est-à-dire les conceptions les plus générales et les plus vides, la dernière ivresse de la réalité qui s'évapore, ils les placent au commencement et en *font* le commencement. De nouveau c'est là seulement l'expression de leur façon de vénérer : ce qu'il y a de plus haut ne *peut* pas venir de ce qu'il y a de plus bas, ne *peut* en général pas être *venu*... La morale c'est

que tout ce qui est de premier ordre doit être *causa sui*. Une autre origine est considérée comme objection, comme contestation de valeur. Toutes les valeurs supérieures sont de premier ordre, toutes les conceptions supérieures, l'être, l'absolu, le bien, le vrai, le parfait - tout cela ne peut pas être « devenu », il faut donc que ce soit *causa sui*. Tout cela cependant ne peut pas non plus être inégal entre soi, ne peut pas être en contradiction avec soi... C'est ainsi qu'ils arrivent à leur conception de « Dieu... » La chose dernière, la plus mince, la plus vide est mise en première place, comme cause en soi, comme *ens realissimum*... Qu'il ait fallu que l'humanité prenne au sérieux les maux de cerveaux de ces malades tisseurs de toiles d'araignées ! - Et encore a-t-elle dû payer cher pour cela !...

5.

- Etablissons par contre de quelle façon différente *nous* (- je dis nous par politesse...) concevons le problème de l'erreur et de l'apparence. Autrefois on considérait le changement, la variation, le devenir en général, comme des preuves de l'apparence, comme un signe qu'il devait y avoir quelque chose qui nous égare. Aujourd'hui, au contraire, nous voyons exactement aussi loin que le préjugé de la raison nous force à fixer l'unité, l'identité, la durée, la substance, la cause, la réalité, l'être, qu'il nous enchevêtre en quelque sorte dans l'erreur, qu'il *nécessite* l'erreur ; malgré que, par suite d'une vérification sévère, nous soyons certains que l'erreur se trouve là. Il n'en est pas autrement que du mouvement des astres : là nos yeux sont l'avocat continuel de l'erreur, tandis qu'ici c'est notre langage qui plaide sans cesse pour elle. Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire de la raison. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au « moi », au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses - par là nous *créons* la conception de « chose »... Partout l'être est imaginé comme cause, *substitué* à la cause ; de la conception du « moi » suit seulement, comme dérivation, la notion de l' « être »... Au commencement il y avait cette grande erreur néfaste qui considère la volonté comme quelque chose qui agit, - qui voulait que la volonté soit une *faculté*... Aujourd'hui nous savons que ce n'est là qu'un vain mot... Beaucoup plus tard, dans un monde mille fois plus éclairé, la *sûreté*, la *certitude* subjective dans le maniement des catégories de la raison, vint (avec surprise) à la conscience des philosophes : ils conclurent que ces catégories ne pouvaient pas venir empiriquement, - tout l'empirisme est en contradictions avec elles. *D'où viennent-elles donc* ? - Et dans l'Inde comme en Grèce on a commis la même erreur : « Il faut que nous ayons demeuré autrefois dans un monde supérieur (au lieu de dire dans un monde *bien inférieur*, ce qui eût été la vérité !), il faut que nous ayons été divins, *car* nous avons la raison ! »... En effet, rien n'a eu jusqu'à présent une force de persuasion plus naïve que l'erreur de l'être, comme elle a par exemple été formulée par les Eléates : car elle a pour elle chaque parole, chaque phrase que nous prononçons ! - Les adversaires des Eléates, eux aussi, succombèrent à la séduction de leur conception de l'être : Démocrite, entre autres, lorsqu'il inventa son atome... La « raison » dans le langage : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire...

6.

On me sera reconnaissant de condenser en quatre thèses, une idée si importante et si nouvelle : je facilite ainsi la compréhension, je provoque ainsi la contradiction.

Première proposition. Les raisons qui firent appeler « ce » monde un monde d'apparence, prouvent au contraire sa réalité, - une autre réalité est absolument indémontrable.

Deuxième proposition. Les signes distinctifs que l'on a donnés de la véritable « essence des choses » sont les signes caractéristiques du non-être, du *néant* ; de cette contradiction, on a édifié le « monde-vérité » en vrai monde : et c'est en effet le monde des apparences, en tant qu'illusion d'optique morale.

Troisième proposition. Parler d'un « autre » monde que celui-ci n'a aucun sens, en admettant que nous n'ayons pas en nous un instinct dominant de calomnie, de rapetissement, de mise en suspicion de la vie : dans ce dernier cas, nous nous vengerons de la vie avec la fantasmagorie d'une vie « autre », d'une vie « meilleure ».

Quatrième proposition. Séparer le monde en un monde « réel » et un monde des « apparences », soit à la façon du christianisme, soit à la façon de Kant (un chrétien perfide, en fin de compte), ce n'est là qu'une suggestion de la *décadence*, un symptôme de la vie *déclinante*... Le fait que l'artiste estime plus haut l'apparence que la réalité n'est pas une objection contre cette proposition. Car ici « l'apparence » signifie la réalité répétée, *encore une fois*, mais sous forme de sélection, de redoublement, de correction... L'artiste tragique n'est pas un pessimiste, il dit oui à tout ce qui est problématique et terrible, il est *dionysien*...

Comment le « monde-vérité » devint enfin une fable

Histoire d'une erreur.

1.

Le « monde-vérité », accessible au sage, au religieux, au vertueux, - il vit en lui, il est *lui-même* ce monde.

(La forme la plus ancienne de l'idée, relativement intelligente, simple, convaincante. Périphrase de la proposition : « Moi Platon, je suis la vérité. »)

2.

Le « monde-vérité », inaccessible pour le moment, mais permis au sage, au religieux, au vertueux (« pour le pécheur qui fait pénitence »). (Progrès de l'idée : elle devient plus fine, plus insidieuse, plus insaisissable, - *elle devient femme*, elle devient chrétienne...)

3.

Le « monde-vérité », inaccessible, indémontrable, que l'on ne peut pas promettre, mais, même s'il n'est qu'imaginé, une consolation, un impératif.

(L'ancien soleil au fond, mais obscurci par le brouillard et le doute ; l'idée devenue pâle, nordique, kœnigsbergienne.)

4.

Le « monde-vérité » - inaccessible ? En tous les cas pas encore atteint. Donc *inconnu*. C'est pourquoi il ne console ni ne sauve plus, il n'oblige plus à rien : comment une chose inconnue pourrait-elle nous obliger à quelque chose ?...

(Aube grise. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.)

5.

Le « monde-vérité » - une idée qui ne sert plus de rien, qui n'oblige même plus à rien, - une idée devenue inutile et superflue, *par conséquent*, une idée réfutée : supprimons-la !

(Journée claire ; premier déjeuner; retour du bon sens et de la gaieté ; Platon rougit de honte et tous les esprits libres font un vacarme du diable.)

6.

Le « monde-vérité », nous l'avons aboli : quel monde nous est resté ? Le monde des apparences peut-être ?... Mais non ! *avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences* !

Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de l'erreur la plus longue ; point culminant de l'humanité ; INCIPIT ZARATHOUSTRA.

La morale en tant que manifestation contre nature

1.

Toutes les passions ont un temps où elles ne sont que néfastes, où elles avilissent leurs victimes avec la lourdeur de la bêtise, - et une époque tardive, beaucoup plus tardive où elles se marient à l'esprit, où elles se « spiritualisent ». Autrefois, à cause de la bêtise dans la passion, on faisait la guerre à la passion elle-même : on se conjurait pour l'anéantir, - tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, « *il faut tuer les passions* ». La plus célèbre formule qui en ait été donnée se trouve dans le Nouveau Testament, dans ce Sermon sur la Montagne, où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout vues *d'une hauteur*. Il y est dit par exemple avec application à la sexualité : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le » : heureusement qu'aucun chrétien n'agit selon ce précepte. Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui *arrachent* les dents pour qu'elles ne fassent plus mal... On avouera d'autre part, avec quelque raison, que, sur le terrain où s'est développé le christianisme, l'idée d'une « *spiritualisation* de la passion » ne pouvait pas du tout être conçue.

Car l'Eglise primitive luttait, comme on sait, contre les « intelligents », au bénéfice des « pauvres d'esprit » : comment pouvait-on attendre d'elle une guerre intelligente contre la passion ? - L'Eglise combat les passions par l'extirpation radicale : sa pratique, son traitement c'est le *castratisme*. Elle ne demande jamais : « Comment spiritualise, embellit et divinise-t-on un désir ? » - De tous temps elle a mis le poids de la discipline sur l'extermination (- de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). - Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Eglise est *nuisible à la vie*...

2.

Le même remède, la castration et l'extirpation, est employé instinctivement dans la lutte contre le désir par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour pouvoir imposer une mesure à ce désir ; par ces natures qui ont besoin de *la Trappe*, pour parler en image (et sans image), d'une définitive déclaration de guerre, d'un abîme entre eux et la passion. Ce ne sont que les dégénérés qui trouvent les moyens radicaux indispensables ; la faiblesse de volonté, pour parler plus exactement, l'incapacité de ne *point* réagir contre une séduction n'est elle-même qu'une autre forme de la dégénérescence. L'inimitié radicale, la haine à mort contre la sensualité est un symptôme grave : on a le droit de faire des suppositions sur l'état général d'un être à tel point excessif. - Cette inimitié et cette haine atteignent d'ailleurs leur comble quand de pareilles natures ne possèdent plus assez de fermeté, même pour les cures radicales, même pour le renoncement au « démon ». Que l'on parcoure toute l'histoire des prêtres et des philosophes, y compris celle des artistes : ce ne sont *pas* les impuissants, *pas* les ascètes qui dirigent leurs flèches empoisonnées contre les sens, ce sont les ascètes impossibles, ceux qui auraient eu besoin d'être des ascètes...

3.

La spiritualisation de la sensualité s'appelle *amour* : elle est un grand triomphe sur le christianisme. L' *inimitié* est un autre triomphe de notre spiritualisation. Elle consiste à comprendre profondément l'intérêt qu'il y a à avoir des ennemis : bref, à agir et à conclure inversement que l'on agissait et concluait autrefois. L'Eglise voulait de tous temps l'anéantissement de ses ennemis : nous autres, immoralistes et antichrétiens, nous voyons notre avantage à ce que l'Eglise subsiste... Dans les choses politiques, l'inimitié est devenue maintenant aussi plus intellectuelle, plus sage, plus réfléchie, plus *modérée*. Chaque parti voit un intérêt de conservation de soi à ne pas laisser s'épuiser le parti adverse ; il en est de même de la grande politique. Une nouvelle création, par exemple le nouvel Empire, a plus besoin d'ennemis que d'amis : ce n'est que par le contraste qu'elle commence à se sentir nécessaire, à *devenir* nécessaire. Nous ne nous comportons pas autrement à l'égard de l' « ennemi intérieur » : là aussi nous avons spiritualisé l'inimitié, là aussi nous avons compris sa *valeur*. Il faut être riche en opposition, ce n'est qu'à ce prix-là que l'on est *fécond* ; on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se repose pas, que l'âme ne demande pas la paix. Rien n'est devenu plus étranger pour nous que ce qui faisait autrefois l'objet des désirs, la « paix de l'âme » que souhaitaient les *chrétiens* ; rien n'est moins l'objet de notre envie que le bétail moral et le bonheur gras de la conscience tranquille. On a renoncé à la grande vie lorsqu'on renonce à la guerre... Il est vrai que, dans beaucoup de cas, la « paix de l'âme » n'est qu'un malentendu ; elle est alors quelque chose d'*autre* qui ne saurait se désigner honnêtement. Sans ambages et sans préjugés, je vais citer quelques cas. La « paix de l'âme » peut être par exemple le doux rayonnement d'une animalité riche dans le domaine moral (ou religieux). Ou bien le commencement de la fatigue, la première ombre que jette le soir, que jette toute espèce de

soir. Ou bien un signe que l'air est humide, que le vent du sud va souffler. Ou bien la reconnaissance involontaire pour une bonne digestion (on l'appelle aussi amour de l'humanité). Ou bien l'accalmie chez le convalescent qui recommence à prendre goût à toute chose et qui attend... Ou bien l'état qui suit une forte satisfaction de notre passion dominante, le bien-être d'une rare satiété. Ou bien la caducité de notre volonté, de nos désirs, de nos vices. Ou bien la paresse que la vanité pousse à se parer de moralité. Ou bien la venue d'une certitude, même d'une terrible certitude. Ou bien l'expression de la maturité et de la maîtrise, au milieu de l'activité, du travail, de la production, du vouloir ; la respiration tranquille lorsque la « liberté de la volonté » est *atteinte*... *Crépuscule des idoles* : qui sait ? peut-être est-ce là aussi une sorte de « paix de l'âme »...

4.

Je mets un principe en formule. Tout naturalisme dans la morale, c'est-à-dire toute *saine* morale, est dominée par l'instinct de vie, - un commandement de la vie quelconque est rempli par un canon déterminé d' « ordres » et de « défenses », une entrave ou une inimitié quelconque, sur le domaine vital, est ainsi mise de côté. La morale *antinaturelle*, c'est-à-dire toute morale qui jusqu'à présent a été enseignée, vénérée et prêchée, se dirige, au contraire, précisément *contre* les instincts vitaux -, elle est une *condamnation*, tantôt secrète, tantôt bruyante et effrontée, de ces instincts. Lorsqu'elle dit : « Dieu regarde les coeurs », elle dit non aux aspirations intérieures et supérieures de la vie et considère Dieu comme l'*ennemi de la vie*... Le saint qui plaît à Dieu, c'est le castrat idéal... La vie prend fin là où commence le « Royaume de Dieu »...

5.

En admettant que l'on ait compris ce qu'il y a de sacrilège dans un pareil soulèvement contre la vie, tel qu'il est devenu presque sacro-saint dans la morale chrétienne, on aura, par cela même et heureusement, compris autre chose encore : ce qu'il y a d'inutile, de factice, d'absurde, de *mensonger* dans un pareil soulèvement. Une condamnation de la vie de la part du vivant n'est finalement que le symptôme d'une espèce de vie déterminée : sans qu'on se demande en aucune façon si c'est à tort ou à raison. Il faudrait prendre position *en dehors* de la vie et la connaître d'autre part tout aussi bien que quelqu'un qui l'a traversée, que plusieurs et même tous ceux qui y ont passé, pour ne pouvoir que toucher au problème de la *valeur* de la vie : ce sont là des raisons suffisantes pour comprendre que ce problème est en dehors de notre portée. Si nous parlons de la valeur, nous parlons sous l'inspiration, sous l'optique de la vie : la vie elle-même nous force à déterminer des valeurs, la vie elle-même évolue par notre entremise lorsque nous déterminons des valeurs... Il s'ensuit que toute *morale contre nature* qui considère Dieu comme l'idée contraire, comme la condamnation de la vie, n'est en réalité qu'une évaluation de vie, - de *quelle* vie ? de *quelle* espèce de vie ? Mais j'ai déjà donné ma réponse : de la vie descendante, affaiblie, fatiguée, condamnée. La morale, telle qu'on l'a entendue jusqu'à maintenant - telle qu'elle a été formulée en dernier lieu par Schopenhauer, comme « négation de la volonté de vivre » - cette morale est *l'instinct de décadence* même, qui se transforme en impératif : elle dit : « *va à ta perte !* » - elle est le jugement de ceux qui sont déjà jugés...

6.

Considérons enfin quelle naïveté il y a à dire : « L'homme devrait être fait de telle manière ! » La réalité nous montre une merveilleuse richesse de types, une exubérance dans la variété et

dans la profusion des formes : et n'importe quel pitoyable moraliste des carrefours viendrait nous dire : « Non ! l'homme *devrait* être fait autrement » ?... Il sait même *comment* il devrait être, ce pauvre diable de cagot, il fait son propre portrait sur les murs et il dit : « *Ecce Homo !* »... Même lorsque le moraliste ne s'adresse qu'à l'individu pour lui dire : « C'est ainsi que tu dois être! » il ne cesse pas de se rendre ridicule. L'individu, quelle que soit la façon de le considérer, fait partie de la fatalité, il est une loi de plus, une nécessité de plus pour tout ce qui est à venir. Lui dire : « Change ta nature ! » ce serait souhaiter la transformation de tout, même une transformation en arrière... Et vraiment, il y a eu des moralistes conséquents qui voulaient que les hommes fussent autres, c'est-à-dire vertueux, ils voulaient les hommes à leur image, à l'image des cagots ; c'est pour cela qu'ils ont *nié* le monde. Point de petite folie ! Point de façon modeste d'immodestie... La morale, pour peu qu'elle *condamne* est, par soi-même, et non pas par égard pour la vie, une erreur spécifique qu'il ne faut pas prendre en pitié, une *idiosyncrasie de dégénérés* qui a fait immensément de mal !... Nous autres immoralistes, au contraire, nous avons largement ouvert notre cœur à toute espèce de compréhension, d'intelligibilité et d' *approbation*. Nous ne nions pas facilement, nous mettons notre honneur à être affirmateurs. Nos yeux se sont ouverts toujours davantage pour cette économie qui a besoin, et qui sait se servir de tout ce que la sainte déraison, la raison *maladive* du prêtre rejette, pour cette économie dans la loi vitale qui tire son avantage même des plus répugnants spécimens de cagots, de prêtres et de pères la Vertu, - *quels* avantages ? - Mais nous-mêmes, nous autres immoralistes, nous sommes ici une réponse vivante...

Les quatre grandes erreurs

1.

ERREUR DE LA CONFUSION ENTRE LA CAUSE ET L'EFFET. - Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que de *confondre l'effet avec la cause* : j'appelle cela la véritable perversion de la raison. Néanmoins cette erreur fait partie des plus anciennes et des plus récentes habitudes de l'humanité : elle est même sanctifiée parmi nous, elle porte le nom de « religion » et de « morale ». *Toute* proposition que formule la religion et la morale renferme cette erreur ; les prêtres et les législateurs moraux sont les promoteurs de cette perversion de raison. Je cite un exemple. Tout le monde connaît le livre du célèbre Cornaro où l'auteur recommande sa diète étroite, comme recette d'une vie longue et heureuse - autant que vertueuse. Bien peu de livres ont été autant lus, et, maintenant encore, en Angleterre, on en imprime chaque année plusieurs milliers d'exemplaires. Je suis persuadé qu'aucun livre (la Bible exceptée, bien entendu) n'a jamais fait autant de mal, n'a jamais *raccourci* autant d'existences que ce singulier factum qui part d'ailleurs d'une bonne intention. La raison en est une confusion entre l'effet et la cause. Ce brave Italien voyait dans sa diète la *cause* de sa longévité : tandis que la condition première pour vivre longtemps, l'extraordinaire lenteur dans l'assimilation et la désassimilation, la faible consommation des matières nutritives, étaient en réalité la cause de sa diète. Il n'était pas libre de manger beaucoup ou peu, sa frugalité ne dépendait *pas* de son « libre arbitre » : il tombait malade dès qu'il mangeait davantage. Non seulement celui qui n'est pas une carpe fait bien de manger suffisamment, mais il en a absolument besoin. Un savant de *nos* jours, avec sa rapide consommation de force nerveuse, au régime de Cornaro, se ruinerait complètement. *Credo experto.*

2.

La formule générale qui sert de base à toute religion et à toute morale s'exprime ainsi : « Fais telle ou telle chose, ne fais point telle ou telle autre chose - alors tu seras heureux ! Dans l'autre cas... » Toute morale, toute religion *n'est* que cet impératif - je l'appelle le grand péché héréditaire de la raison, *l'immortelle déraison*. Dans ma bouche cette formule se transforme en son contraire - premier exemple de ma « transmutation de toutes les valeurs » : un homme bien constitué, un « homme heureux » fera *forcément* certaines actions et craindra instinctivement d'en commettre d'autres, il reporte le sentiment de l'ordre qu'il représente physiologiquement dans ses rapports avec les hommes et les choses. Pour m'exprimer en formule : sa vertu est la *conséquence* de son bonheur... Une longue vie, une postérité nombreuse, ce n'est *pas là* la récompense de la vertu ; la vertu elle-même, c'est au contraire ce ralentissement dans l'assimilation et la désassimilation qui, entre autres conséquences, a aussi celles de la longévité et de la postérité nombreuse, en un mot ce qu'on appelle le « *Cornarisme* ». - L'Eglise et la Morale disent :« Le vice et le luxe font périr une race ou un peuple. » Par contre ma raison *rétablie* affirme : « Lorsqu'un peuple périt, dégénère physiologiquement, les vices et le luxe (c'est-à-dire le besoin d'excitants toujours plus forts et toujours plus fréquents, tels que les connaissent toutes les natures épuisées) en sont la conséquence. Ce jeune homme pâlit et se fane avant le temps. Ses amis disent : telle ou telle maladie en est la cause. Je réponds : le fait d'être tombé malade, de ne pas avoir pu résister à la maladie est déjà la conséquence d'une vie appauvrie, d'un épuisement héréditaire. Les lecteurs de journaux disent : un parti se ruine avec telle ou telle faute. Ma politique supérieure répond : un parti qui fait telle ou telle faute est à bout - il ne possède plus sa sûreté d'instinct. Toute faute, d'une façon ou d'une autre, est la conséquence d'une dégénérescence de l'instinct, d'une désagrégation de la volonté : par là on définit presque ce qui est *mauvais*. Tout ce qui est *bon* sort de l'instinct - et c'est, par conséquent, léger, nécessaire, libre. La peine est une objection, le dieu se différencie du héros par son type (dans mon langage : les pieds légers sont le premier attribut de la divinité).

3.

ERREUR D'UNE CAUSALITÉ FAUSSE. - On a cru savoir de tous temps ce que c'est qu'une cause : mais d'où prenions-nous notre savoir, ou plutôt la foi en notre savoir ? Du domaine de ces célèbres « faits intérieurs », dont aucun, jusqu'à présent, ne s'est trouvé effectif. Nous croyions être nous-mêmes en cause dans l'acte de volonté, là du moins nous pensions prendre la causalité *sur le fait*. De même on ne doutait pas qu'il faille chercher tous les antécédents d'une action dans la conscience, et qu'en les y cherchant on les retrouverait - comme « motifs » : car autrement on n'eût été ni libre, ni responsable de cette action. Et enfin qui donc aurait mis en doute le fait qu'une pensée est occasionnée, que c'est « moi » qui suis la cause de la pensée ?... De ces « trois faits intérieurs » par quoi la causalité semblait se garantir, le premier et le plus convaincant, c'est la *volonté considérée comme cause* ; la conception d'une conscience (« esprit ») comme cause, et plus tard encore celle du moi (du « sujet ») comme cause ne sont venues qu'après coup, lorsque, par la volonté, la causalité était déjà posée comme donnée, comme *empirisme*... Depuis lors nous nous sommes ravisés. Nous ne croyons plus un mot de tout cela aujourd'hui. Le « monde intérieur » est plein de mirages et de lumières trompeuses : la volonté est un de ces mirages. La volonté ne met plus en mouvement, donc elle n'explique plus non plus, - elle ne fait qu'accompagner les événements, elle peut aussi faire défaut. Ce que l'on appelle un « motif » : autre erreur. Ce n'est qu'un

phénomène superficiel de la conscience, un *à-côté* de l'action qui cache les *antécédents* de l'action bien plutôt qu'il ne les représente. Et si nous voulions parler du moi ! Le moi est devenu une légende, une fiction, un jeu de mots : cela a tout à fait cessé de penser, de sentir et de vouloir !... Qu'est-ce qui s'ensuit ? Il n'y a pas du tout de causes intellectuelles ! Tout le prétendu empirisme inventé pour cela s'en est allé au diable ! *Voilà* ce qui s'ensuit. - Et nous avions fait un aimable abus de cet « empirisme », en partant de là nous avions *créé* le monde, comme monde des causes, comme monde de la volonté, comme monde des esprits. C'est là que la plus ancienne psychologie, celle qui a duré le plus longtemps, a été à l'œuvre, elle n'a absolument fait autre chose : tout événement lui était action, toute action conséquence d'une volonté ; le monde devint pour elle une multiplicité de principes agissants, un principe agissant (un « sujet ») se substituant à tout événement. L'homme a projeté en dehors de lui ses trois « faits intérieurs », ce en quoi il croyait fermement, la volonté, l'esprit, le moi, - il déduisit d'abord la notion de l'être de la notion du moi, il a supposé les « choses » comme existantes à son image, selon sa notion du moi en tant que cause. Quoi d'étonnant si plus tard il n'a fait que retrouver toujours, dans les choses, *ce qu'il avait mis en elles* ? - La chose elle-même, pour le répéter encore, la notion de la chose, n'est qu'un réflexe de la croyance au moi en tant que cause... Et même votre atome, messieurs les mécanistes et physiciens, combien de psychologie rudimentaire y demeure encore ! - Pour ne point parler du tout de la « chose en soi », de l' *horrendum pudendum* des métaphysiciens ! L'erreur de l'esprit comme cause confondu avec la réalité ! Considéré comme mesure de la réalité ! Et dénommé *Dieu* !

4.

ERREUR DES CAUSES IMAGINAIRES. - Pour prendre le rêve comme point de départ : à une sensation déterminée, par exemple celle que produit la lointaine détonation d'un canon, on substitue après coup une cause (souvent tout un petit roman dont naturellement la personne qui rêve est le héros). La sensation se prolonge pendant ce temps, comme dans une résonance, elle attend en quelque sorte jusqu'à ce que l'instinct de causalité lui permette de se placer au premier plan - non plus dorénavant comme un hasard, mais comme la « raison » d'un fait. Le coup de canon se présente d'une façon *causale* dans un apparent renversement du temps. Ce qui ne vient qu'après, la motivation, semble arriver d'abord, souvent avec cent détails qui passent comme dans un éclair, le coup *suit*... Qu'est-il arrivé ? Les représentations qui *produisent* un certain état de fait ont été mal interprétées comme les causes de cet état de fait. - En réalité nous faisons de même lorsque nous sommes éveillés. La plupart de nos sentiments généraux - toute espèce d'entrave, d'oppression, de tension, d'explosion dans le jeu des organes, en particulier l'état du nerf sympathique - provoquent notre instinct de causalité : nous voulons avoir une *raison* pour nous trouver en *tel* ou *tel* état, - pour nous porter bien ou mal. Il ne nous suffit jamais de constater simplement le fait que nous nous portons de telle ou telle façon : nous n'acceptons ce fait, - nous n'en prenons *conscience* - que lorsque nous lui avons donné une sorte de motivation. - La mémoire qui, dans des cas pareils, entre en fonction sans que nous en ayons conscience, amène des états antérieurs de même ordre et les interprétations causales qui s'y rattachent, - et *nullement* leur causalité véritable. Il est vrai que d'autre part la mémoire entraîne aussi la croyance que les représentations, que les phénomènes de conscience accompagnateurs ont été les causes. Ainsi se forme l' *habitude* d'une certaine interprétation des causes qui, en réalité, en entrave et en exclut même la *recherche*.

5.

EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE CE FAIT. -

Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu allège, tranquillise et satisfait l'esprit, et procure en outre un sentiment de puissance. L'inconnu comporte le danger, l'inquiétude, le souci - le premier instinct porte à *supprimer* cette situation pénible. Premier principe : une explication quelconque est préférable au manque d'explication. Comme il ne s'agit au fond que de se débarrasser de représentations angoissantes, on n'y regarde pas de si près pour trouver des moyens d'y arriver : la première représentation par quoi l'inconnu se déclare connu fait tant de bien qu'on la « tient pour vraie ». Preuve du *plaisir* (« de la force ») comme critérium de la vérité. - L'instinct de cause dépend donc du sentiment de la peur qui le produit. Le « pourquoi », autant qu'il est possible, ne demande pas l'indication d'une cause pour l'amour d'elle-même, mais plutôt une *espèce de cause* - une cause qui calme, délivre et allège. La première conséquence de ce besoin c'est que l'on fixe comme cause quelque chose de déjà *connu*, de vécu, quelque chose qui est inscrit dans la mémoire. Le nouveau, l'imprévu, l'étrange est exclu des causes possibles. On ne cherche donc pas seulement à trouver une explication à la cause, mais on *choisit* et on *préfère* une espèce particulière d'explications, celle qui éloigne le plus rapidement et le plus souvent le sentiment de l'étrange, du nouveau, de l'imprévu, - les explications les plus *ordinaires*. - Qu'est-ce qui s'ensuit ? Une évaluation des causes domine toujours davantage, se concentre en système et finit par *prédominer* de façon à exclure simplement d' *autres* causes et d' *autres* explications. - Le banquier pense immédiatement à « l'affaire », le chrétien au « péché », la fille à son amour.

6.

TOUT LE DOMAINE DE LA MORALE ET DE LA RELIGION DOIT ÊTRE RATTACHÉ A CETTE IDÉE DES CAUSES IMAGINAIRES. - « Explication » des sentiments généraux *désagréables*. - Ces sentiments dépendent des êtres qui sont nos ennemis (les mauvais esprits : c'est le cas le plus célèbre - les hystériques qu'on prend pour des sorcières.) Ils dépendent d'actions qu'il ne faut point approuver (le sentiment du péché, de l'état de péché est substitué à un malaise physiologique - on trouve toujours des raisons pour être mécontent de soi). Ils dépendent de l'idée de punition, de rachat pour quelque chose que nous n'aurions pas dû faire, que nous n'aurions pas dû être (idée généralisée par Schopenhauer, sous une forme impudente, dans une proposition où la morale apparaît telle qu'elle est, comme véritable empoisonneuse et calomniatrice de la vie : « Toute grande douleur, qu'elle soit physique ou morale, énonce ce que nous méritons : car elle ne pourrait pas s'emparer de nous si nous ne la méritions pas. » *Monde comme volonté et comme représentation*, II, 666). Ils dépendent enfin d'actions irréfléchies qui ont des conséquences fâcheuses (- les passions, les sens considérés comme causes, comme coupables ; les calamités physiologiques tournées en punitions « méritées » à l'aide d'autres calamités). - « Explication » des sentiments généraux *agréables*. - Ils dépendent de la confiance en Dieu. Ils dépendent du sentiment des bonnes actions (ce que l'on appelle la « conscience tranquille », un état physiologique qui ressemble, quelquefois à s'y méprendre, à une bonne digestion). Ils dépendent de l'heureuse issue de certaines entreprises (- fausse conclusion naïve, car l'heureuse issue d'une entreprise ne procure nullement des sentiments généraux agréables à un hypocondriaque ou à un Pascal). Ils dépendent de la foi, de l'espérance et de la charité - les vertus chrétiennes. - En réalité toutes ces prétendues explications sont les conséquences d'états de plaisir ou de déplaisir, transcrits en quelque sorte dans un langage erroné : on est en état d'espérer *puisque* le sentiment physiologique dominant est de nouveau fort et abondant ; on a confiance en Dieu, *puisque* le sentiment de la plénitude et de la force vous procure du repos. - La morale et la religion

appartiennent entièrement à la *physiologie de l'erreur* : dans chaque cas particulier on confond la cause et l'effet, ou bien la vérité avec l'effet de ce que l'on *considère* comme vérité, ou bien encore une condition de la conscience avec la causalité de cette condition. -

7.

ERREUR DU LIBRE ARBITRE, - Il ne nous reste aujourd'hui plus aucune espèce de compassion avec l'idée du « libre arbitre » : nous savons trop bien ce que c'est - le tour de force théologique le plus mal famé qu'il y ait, pour rendre l'humanité « responsable », à la façon des théologiens, ce qui veut dire : *pour rendre l'humanité dépendantes des théologiens*... Je ne fais que donner ici la psychologie de cette tendance à vouloir rendre responsable. - Partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de *punir* et de *juger* qui est à l'oeuvre. On a dégagé le devenir de son innocence lorsque l'on ramène un état de fait quelconque à la volonté, à des intentions, à des actes de responsabilité : la doctrine de la volonté a été principalement inventée à fin de punir, c'est-à-dire *avec l'intention de trouver coupable*. Toute l'ancienne psychologie, la psychologie de la volonté n'existe que par le fait que ses inventeurs, les prêtres, chefs des communautés anciennes, voulurent se créer le droit d'infliger une peine - ou plutôt qu'ils voulurent créer ce droit pour Dieu... Les hommes ont été considérés comme « libres », pour pouvoir être jugés et punis, - pour pouvoir être *coupables* : par conséquent toute action devait être regardée comme voulue, l'origine de toute action comme se trouvant dans la conscience (- par quoi le faux-monnayage *in psychologicis*, *par principe*, était fait principe de la psychologie même...). Aujourd'hui que nous sommes entrés dans le courant *contraire*, alors que nous autres immoralistes cherchons, de toutes nos forces, à faire disparaître de nouveau du monde l'idée de culpabilité et de punition, ainsi qu'à en nettoyer la psychologie, l'histoire, la nature, les institutions et les sanctions sociales, il n'y a plus à nos yeux d'opposition plus radicale que celle des théologiens qui continuent, par l'idée du « monde moral », à infester l'innocence du devenir, avec le « péché » et la « peine ». Le christianisme est une métaphysique du bourreau...

8.

Qu'est-ce qui peut seul être notre doctrine ? - Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même* (- le non-sens de l' « idée », réfuté en dernier lieu, a été enseigné, sous le nom de « liberté intelligible », par Kant et peut-être déjà par Platon). *Personne* n'est responsable du fait que l'homme existe, qu'il est conformé de telle ou telle façon, qu'il se trouve dans telles conditions, dans tel milieu. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui fut et de tout ce qui sera. L'homme n'est *pas* la conséquence d'une intention propre, d'une volonté, d'un but ; avec lui on ne fait pas d'essai pour atteindre un « idéal d'humanité », un « idéal de bonheur », ou bien un « idéal de moralité », - il est absurde de vouloir faire *dévier* son être vers un but quelconque. *Nous* avons inventé l'idée de « but » : dans la réalité le « but » manque... On est nécessaire, on est un morceau de destinée, on fait partie du tout, on *est* dans le tout, - il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre existence, car ce serait là juger, mesurer, comparer et condamner le tout... *Mais il n'y a rien en dehors du tout !* - Personne ne peut plus être rendu responsable, les catégories de l'être ne peuvent plus être ramenées à une cause première, le monde n'est plus une unité, ni comme monde sensible, ni comme « esprit » : *cela seul est la grande délivrance*, - par là l' *innocence* du devenir est rétablie... L'idée de « Dieu »

fut jusqu'à présent la plus grande *objection* contre l'existence... Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là* seulement nous sauvons le monde. -

Ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure »

1.

On sait ce que j'exige du philosophe : de se placer par-delà le bien et le mal, - de placer *au-dessous* de lui l'illusion du jugement moral. Cette exigence est le résultat d'un examen que j'ai formulé pour la première fois : je suis arrivé à la conclusion qu' *il n'y a pas du tout de faits moraux*. Le jugement moral a cela en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. La morale n'est qu'une interprétation de certains phénomènes, mais une fausse interprétation. Le jugement moral appartient, tout comme le jugement religieux, à un degré de l'ignorance, où la notion de la réalité, la distinction entre le réel et l'imaginaire n'existent même pas encore : en sorte que, sur un pareil degré, la « vérité » ne fait que désigner des choses que nous appelons aujourd'hui « imagination ». Voilà pourquoi le jugement moral ne doit jamais être pris à la lettre : comme tel il ne serait toujours que contresens. Mais comme *sémiotique* il reste inappréciable : il révèle, du moins pour celui qui sait, les réalités les plus précieuses sur les cultures et les génies intérieurs qui ne *savaient* pas assez pour se « comprendre » eux-mêmes. La morale n'est que le langage des signes, une symptomatologie : il faut déjà savoir *de quoi* il s'agit pour pouvoir en tirer profit.

2.

Voici, tout à fait provisoirement, un premier exemple. De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes : c'est cela, avant tout, qui s'est appelé morale. Mais sous ce même mot « morale » se cachent les tendances les plus différentes. La *domestication* de la bête humaine, tout aussi bien que l' *élevage* d'une espèce d'hommes déterminée, est une « amélioration » : ces termes zoologiques expriment seuls des réalités, - mais ce sont là des réalités dont l' « améliorateur » type, le prêtre, ne sait rien en effet, - dont il ne *veut* rien savoir... Appeler « amélioration » la domestication d'un animal, c'est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit « améliorée ». On l'affaiblit, on la rend moins dangereuse, par le sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures on en fait la bête *malade*. - Il n'en est pas autrement de l'homme apprivoisé que le prêtre a rendu « meilleur ». Dans les premiers temps du Moyen Age, où l'Eglise était avant tout une ménagerie, on faisait partout la chasse aux beaux exemplaires de la « bête blonde », - on « améliorait » par exemple les nobles Germains. Mais quel était après cela l'aspect d'un de ces Germains rendu « meilleur » et attiré dans un couvent ? Il avait l'air d'une caricature de l'homme, d'un avorton : on en avait fait un

« pécheur », il était en cage, on l'avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables... Couché là, malade, misérable, il s'en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. En un mot, il était « chrétien »... Pour parler physiologiquement : dans la lutte avec la bête, rendre malade est *peut-être* le seul moyen d'affaiblir. C'est ce que l'Eglise a compris : elle a *perverti* l'homme, elle l'a affaibli, - mais elle a revendiqué l'avantage de l'avoir rendu « meilleur ».

3.

Prenons l'autre cas de ce que l'on appelle la morale, le cas de l' *élevage* d'une certaine espèce. L'exemple le plus grandiose en est donné par la morale indoue, par la « loi de Manou » qui reçoit la sanction d'une religion. Ici l'on se pose le problème de ne pas élever moins de quatre races à la fois. Une race sacerdotale, une race guerrière, une race de marchands et d'agriculteurs, et enfin une race de serviteurs, les Soudra. Il est visible que nous ne sommes plus ici au milieu de dompteurs d'animaux : une espèce d'hommes cent fois plus douce et plus raisonnable est la condition première pour arriver à concevoir le plan d'un pareil élevage. On respire plus librement lorsque l'on passe de l'atmosphère chrétienne, atmosphère d'hôpital et de prison, dans ce monde plus sain, plus haut et plus *large*. Comme le Nouveau Testament est pauvre à côté de Manou, comme il sent mauvais ! - Mais cette organisation, elle aussi, avait besoin d'être *terrible*, - non pas, cette fois-ci, dans la lutte avec la bête, mais avec l'idée contraire de la bête, avec l'homme qui ne se laisse pas élever, l'homme du mélange incohérent, le Tchândâla. Et encore elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour le désarmer et pour l'affaiblir, que de le rendre *malade*, - c'était la lutte avec le « plus grand nombre ». Peut-être n'y a-t-il rien qui soit aussi contraire à notre sentiment que cette mesure de sûreté de la morale indoue. Le troisième édit par exemple (*Avadana-Sastra* I), celui des « légumes impurs », ordonne que la seule nourriture permise aux Tchândâla soit l'ail et l'oignon, attendu que la Sainte Ecriture défend de leur donner du blé ou des fruits qui portent des graines, et qu'elle les prive d'eau et de feu. Le même édit déclare que l'eau dont ils ont besoin ne peut être prise ni des fleuves, ni des sources, ni des étangs, mais seulement aux abords des marécages et des trous laissés dans le sol par l'empreinte des pieds d'animaux. De même il leur est interdit de laver leur linge, et de *se laver eux-mêmes*, parce que l'eau qui leur est accordée par grâce ne peut servir qu'à étancher leur soif. Enfin il existait encore une défense aux femmes Soudra d'assister les femmes Tchândâla en mal d'enfant, et, pour ces dernières, de s'assister mutuellement... - Le résultat d'une pareille police sanitaire ne devait pas manquer de se manifester : épidémies meurtrières, maladies sexuelles épouvantables, et, comme résultat, derechef la « loi du couteau », ordonnant la circoncision pour les enfants mâles, et l'ablation des petites lèvres pour les enfants femelles. - Manou lui-même disait : « Les Tchândâla sont le fruit de l'adultère, de l'inceste et du crime (- c'est là la conséquence *nécessaire* de l'idée d'élevage). Ils ne doivent avoir pour vêtements que les lambeaux enlevés aux cadavres, pour vaisselle des tessons, pour parure de vieille ferraille, et les mauvais esprits pour objets de leur culte ; ils doivent errer d'un lieu à l'autre, sans repos. Il leur est défendu d'écrire de gauche à droite et de se servir de la main droite pour écrire, l'usage de la main droite et de l'écriture de gauche à droite étant réservé aux gens de *vertu*, aux gens de race. » -

4.

Ces prescriptions sont assez instructives : nous voyons en elles l'humanité *arienne* absolument pure, absolument primitive, - nous voyons que l'idée de « pur sang » est le contraire d'une idée inoffensive. D'autre part on aperçoit clairement dans *quel* peuple elle est devenue religion, elle est devenue génie... Considérés à ce point de vue, les Evangiles sont un document de premier ordre, et plus encore le livre d'Enoch. - Le christianisme, né de racines judaïques, intelligible seulement comme une plante de ce sol, représente le *mouvement d'opposition* contre toute morale d'élevage, de la race et du privilège : - il est la religion *anti-arienne* par excellence : le christianisme, la transmutation de toutes les valeurs ariennes, la victoire des évaluations des Tchândâla, l'évangile des pauvres et des humbles proclamé, l'insurrection générale de tous les opprimés, des misérables, des ratés, des déshérités, leur insurrection contre la « race », - l'immortelle vengeance des Tchândâla devenue *religion de l'amour*...

5.

La morale de l' *élevage* et la morale de la *domestication* se valent absolument par les moyens dont elles se servent pour arriver à leurs fins : nous pouvons établir comme règle première que pour *faire* de la morale il faut absolument avoir la volonté du contraire. C'est là le grand, l'inquiétant problème que j'ai poursuivi le plus longtemps : la psychologie de ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure ». Un petit fait assez modeste au fond, celui de la *pia fraus*, m'ouvrit le premier accès à ce problème : la *pia fraus* fut l'héritage de tous les philosophes, de tous les prêtres qui voulurent rendre l'humanité « meilleure ». Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les maîtres juifs et chrétiens n'ont jamais douté de leur droit au mensonge. Ils n'ont pas douté de *bien d'autres droits* encore... Si l'on voulait s'exprimer en formule, on pourrait dire : tous les moyens par lesquels jusqu'à présent l'humanité devrait être rendue plus morale étaient foncièrement *immoraux*. -

Ce que les Allemands sont en train de perdre

1.

Parmi les Allemands, il ne suffit pas aujourd'hui d'avoir de l'esprit : Il faut encore en prendre, *s'arroger* de l'esprit...

Je connais peut-être les Allemands et peut-être ai-je le droit de leur dire quelques vérités. La nouvelle Allemagne représente une forte dose de capacités héritées et acquises, en sorte que,

pendant un certain temps, elle peut dépenser sans compter son trésor de forces accumulées. Ce n'est *pas* une haute culture qui s'est mise à dominer avec elle, encore moins un goût délicat, une noble « beauté » des instincts ; mais ce sont des vertus plus viriles que celles que pourrait présenter un autre pays de l'Europe. Beaucoup de bon courage et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations et dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'activité et d'endurance - et une sobriété héréditaire qui a plutôt besoin d'aiguillon que d'entrave. J'ajoute qu'ici l'on obéit encore sans que l'obéissance humilie... et personne ne méprise son adversaire...

On voit que je ne demande pas mieux que de rendre justice aux Allemands : en cela je ne voudrais pas me manquer à moi-même - il faut donc aussi que je leur fasse mes objections. Il en coûte beaucoup d'arriver au pouvoir : le pouvoir abêtit... Les Allemands - on les appelait autrefois un peuple de penseurs : je me demande si, d'une façon générale, ils pensent encore aujourd'hui ? Les Allemands s'ennuient maintenant de l'esprit, les Allemands se méfient maintenant de l'esprit. La politique dévore tout le sérieux que l'on pourrait mettre aux choses vraiment spirituelles. - « L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout[1]. », je crains bien que cela n'ait été là, la fin de la philosophie allemande... « Il y a-t-il des philosophes allemands ! il y a-t-il des poètes allemands ? il y a-t-il de *bons* livres allemands ? » - Telle est la question que l'on me pose à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre, même dans les cas désespérés, je réponds : « Oui, *Bismarck !* » Avais-je donc le droit d'avouer quels livres on lit aujourd'hui ?... Maudit instinct de la médiocrité ! -

2.

- Ce que *pourrait* être l'esprit allemand, qui n'a pas déjà fait là-dessus des réflexions profondément douloureuses ! Mais ce peuple s'est abêti à plaisir depuis près de mille ans : nulle part on n'a abusé avec plus de dépravation des deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme. Récemment, il s'en est même encore ajouté un troisième, qui suffirait, à lui seul, pour consommer la ruine de toute subtile et hardie mobilité de l'esprit ; je veux parler de la musique, de notre musique allemande bourbeuse et embourbée. - Combien y a-t-il de lourdeur chagrine, de paralysie, d'humidité, de robes de chambre, combien y a-t-il de *bière* dans l'intelligence allemande ! Comment est-il possible que des jeunes gens qui vouent leur existence aux buts les plus spirituels ne sentent pas en eux le premier instinct de la spiritualité, l' *instinct de conservation de l'esprit* - et qu'ils boivent de la bière ?... L'alcoolisme de la jeunesse savante n'est peut-être pas encore une énigme par rapport à leur savoir - même sans esprit on peut être un grand savant -, mais, à tout autre égard, il demeure un problème. Où ne la trouverait-on pas, cette douce dégénérescence que produit la bière dans l'esprit ? Dans un cas resté presque célèbre, j'ai une fois mis le doigt sur une pareille plaie - la dégénérescence de notre premier libre penseur allemand, le prudent David Strauss, devenu l'auteur d'un évangile de brasserie et d'une « foi nouvelle »... Ce n'est pas en vain qu'il a fait à l' « aimable brune » sa dédicace en vers : - Fidèle jusqu'à la mort...

3.

- J'ai parlé de l'esprit allemand : j'ai dit qu'il devenait plus grossier, plus plat. Est-ce assez ? - Au fond, c'est tout autre chose qui m'effraye ; comment, le sérieux allemand, la profondeur allemande, la passion allemande pour les choses de l'esprit vont toujours en diminuant. Le pathos s'est transformé et non pas seulement l'intellectualité. - Il m'arrive d'approcher de temps en temps des universités allemandes : quelle atmosphère règne parmi ces savants, quelle spiritualité vide, satisfaite et attiédie ! On se méprendrait profondément si l'on voulait m'objecter ici la science allemande - et ce serait de plus une preuve que l'on n'a pas lu une ligne de moi. Depuis dix-huit ans, je ne me suis pas lassé de mettre en lumière l'influence *déprimante* de notre scientifisme actuel sur l'esprit. Le dur esclavage à quoi l'immense étendue de la science condamne aujourd'hui chaque individu est une des raisons principales qui fait que des natures aux dons plus pleins, plus riches, plus *profonds*, ne trouvent plus d'éducation et d' *éducateurs* qui leur soient conformes. Rien ne fait plus souffrir notre culture que cette abondance de portefaix prétentieux et d'humanités fragmentaires ; nos universités sont, *malgré elles*, les véritables serres chaudes pour ce genre de dépérissement de l'esprit dans son instinct. Et toute l'Europe commence déjà à s'en rendre compte - la grande politique ne trompe personne... L'Allemagne est considérée toujours davantage comme le *pays plat* de l'Europe. - Je suis encore à la recherche d'un Allemand avec qui je puisse être sérieux à ma façon, - et combien plus avec qui j'oserais être joyeux ! - *Crépuscule des idoles* : ah ! qui comprendrait aujourd'hui de quel sérieux un philosophe se repose ici ! La sérénité, c'est ce qu'il y a de plus incompréhensible en nous...

4.

Voyons la question par son autre face : il n'est pas seulement évident que la culture allemande est en décadence, mais encore les raisons suffisantes pour qu'il en soit ainsi ne manquent pas. En fin de compte personne ne peut dépenser plus qu'il n'a : - il en est ainsi pour les individus comme pour les peuples. Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires, - si l'on dissipe de ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La Culture et l'Etat - qu'on ne s'y trompe pas - sont antagonistes : « Etat civilisé », ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de culture sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la culture a été non-politique, et même *anti politique*... Le cœur de Goethe s'est ouvert devant le phénomène Napoléon, - il s'est refermé devant les « guerres d'indépendance »... Au moment où l'Allemagne s'élève comme grande puissance, la France gagne une importance nouvelle comme *puissance de culture*. Aujourd'hui déjà, beaucoup de sérieux nouveau, beaucoup de nouvelle passion de l'esprit a émigré à Paris ; la question du pessimisme, par exemple, la question Wagner, presque toutes les questions psychologiques et artistiques sont examinées là-bas avec infiniment plus de finesse et de profondeur qu'en Allemagne, - les Allemands sont même *incapables* de cette espèce de sérieux. - Dans l'histoire de la culture européenne, la montée de l' « Empire » signifie avant tout une chose : *un déplacement du centre de gravité*. On s'en rend déjà compte partout : dans la chose principale, - et c'est là toujours la culture - les Allemands ne sont plus pris en considération. On demande : Pouvez-vous présenter, ne fût-ce qu'un seul esprit qui *entre en ligne de compte*

pour l'Europe ? Un esprit tel que votre Goethe, votre Hegel, votre Henri Heine, votre Schopenhauer, qui entre en ligne de compte comme eux ? - Qu'il n'y ait plus un seul philosophe allemand, de cela l'étonnement n'a point de limite. -

5.

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'enseignement supérieur en Allemagne s'est perdu : Le *but* tout aussi bien que le *moyen* qui mène au but. Que l'éducation, la culture même soient le but - et *non* « l'Empire », - que pour ce but il faille des *éducateurs* - et *non* des professeurs de lycée et des savants d'université - c'est cela qu'on a oublié... Il faudrait des éducateurs, *éduqués* eux-mêmes, des esprits supérieurs, et nobles qui s'affirment à chaque moment, par la parole et par le silence, des êtres d'une culture mûre et adoucie, - et non des butors savants que le lycée et l'université offrent aujourd'hui comme « nourrices supérieures ». Les éducateurs manquent, abstraction faite pour les exceptions des exceptions, condition première de l'éducation : *de là* l'abaissement de la culture allemande. - Mon vénérable ami Jacob Burckhardt à Bâle est une de ces exceptions, rare entre toutes : c'est à lui que Bâle doit en premier lieu sa prédominance en humanité. - Ce que les « écoles supérieures » allemandes atteignent en effet, c'est un dressage brutal pour rendre utilisable, *exploitable* pour le service de l'Etat, une légion de jeunes gens avec une perte de temps aussi minime que possible. « Education supérieure » et *légion* - c'est là une contradiction primordiale. Toute éducation supérieure n'appartient qu'aux exceptions : il faut être privilégié pour avoir un droit à un privilège si supérieur. Toutes les choses grandes et belles ne peuvent jamais être un bien commun : *pulchrum est paucorum hominum*. Qu'est-ce qui *amène* l'abaissement de la culture allemande ? Le fait que l' « éducation supérieure » n'est plus un *privilège* - le démocratisme de la « culture » devenue obligatoire, *commune*. Il ne faut pas oublier que les privilèges de service militaire forcent à cette fréquentation exagérée des écoles supérieures, ce qui est la décadence de ces écoles. - Personne n'a plus la liberté, dans l'Allemagne actuelle, de donner à ses enfants une éducation noble : nos écoles « supérieures » sont toutes établies selon une médiocrité ambiguë, avec des professeurs, des programmes, un aboutissement. Et partout règne une hâte indécente, comme si quelque chose était négligé quand le jeune homme n'a pas « fini » à vingt-trois ans, quand il ne sait pas encore répondre à cette « question essentielle » : quelle carrière choisir ? - Une espèce supérieure d'hommes, soit dit avec votre permission, n'aime pas les « carrières » - et c'est précisément parce qu'elle se sent appelée... Elle a le temps, elle se prend le temps, elle ne pense pas du tout à « finir », - à trente ans l'on est, au sens de la haute culture, un commençant, un enfant. - Nos lycées débordants, nos professeurs de lycée surchargés et abêtis sont un scandale : pour prendre cet état de choses sous sa protection, comme l'ont fait récemment les professeurs de Heidelberg, on a peut-être des *motifs*, - mais des raisons il n'y en a point.

6.

- Je présente, pour ne pas sortir de mon habitude d' *affirmer* et de ne m'occuper des objections et des critiques que d'une façon indirecte et involontaire, je présente dès l'abord les trois tâches pour lesquelles il nous faut avoir des éducateurs. Il faut apprendre à *voir*, il faut apprendre à *penser*, il faut apprendre à *parler* et à *écrire* ; dans ces trois choses le but est une culture noble. - Apprendre à voir - habituer l'oeil au repos, à la patience, l'habituer à laisser venir les choses ; remettre le jugement, apprendre à circonvenir et à envelopper le cas particulier. C'est là la *première* préparation pour éduquer l'esprit. Ne *pas* réagir immédiatement à une séduction, mais savoir utiliser les instincts qui entravent et qui isolent. Apprendre à *voir*, tel que je l'entends, c'est, en quelque sorte, ce que le langage courant et non philosophique appelle la volonté forte : l'essentiel, c'est précisément de ne pas « vouloir », de *pouvoir* suspendre la décision. Tout acte antispirituel et toute vulgarité reposent sur l'incapacité de résister à une séduction : - on se croit *obligé* de réagir, on suit toutes les impulsions. Dans beaucoup de cas une telle obligation est déjà la suite d'un état maladif, d'un état de dépression, un symptôme d'épuisement, - puisque tout ce que la brutalité non philosophique appelle « vice » n'est que cette incapacité physiologique de ne *point* réagir. Une application de cet enseignement de la vue : lorsque l'on est *de ceux qui apprennent*, on devient d'une façon générale plus lent, plus méfiant, plus résistant. On laissera venir à soi toutes espèces de choses étrangères et *nouvelles* avec d'abord une tranquillité hostile, - on en retirera la main. Avoir toutes les portes ouvertes, se mettre à plat ventre devant tous les petits faits, être toujours prêt à s'introduire, à se *précipiter* dans ce qui est étranger, en un mot cette célèbre « objectivité » moderne, c'est cela qui est de mauvais goût, cela manque de *noblesse par excellence*. -

7.

Apprendre à *penser* : dans nos écoles on en a complètement perdu la notion. Même dans les universités, même parmi les savants en philosophie proprement dits, la logique, en tant que théorie, pratique et *métier*, commence à disparaître. Qu'on lise des livres allemands : on ne s'y souvient même plus de loin que pour penser il faille une technique, un plan d'étude, une volonté de maîtrise, - que l'art de penser doit être appris, comme la danse, comme une espèce de danse... Qui parmi les Allemands connaît encore par expérience ce léger frisson que fait passer dans tous les muscles le pied léger des choses spirituelles ! - La raide balourdise du geste intellectuel, la main *lourde* au toucher - cela est allemand à un tel point, qu'à l'étranger on le confond avec l'esprit allemand en général. L'Allemand n'a pas de doigté pour les *nuances*... Le fait que les Allemands ont pu seulement supporter leurs philosophes, avant tout ce cul-de-jatte des idées, le plus rabougri qu'il y ait jamais eu, le *grand* Kant, donne une bien petite idée de l'élégance allemande. - C'est qu'il n'est pas possible de déduire de l' *éducation noble*, la *danse* sous toutes ses formes. Savoir danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots : faut-il que je dise qu'il est aussi nécessaire de le savoir avec la *plume*, - qu'il faut apprendre à écrire ? - Mais, en cet endroit, pour des lectures allemandes, je deviendrais tout à fait une énigme...

Notes

1. Premier vers d'un chant national allemand. - N. du T.

Flâneries inactuelles

Ce que je dois aux anciens

Le marteau parle

« Pourquoi si dur ? - dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas proches parents ?

Pourquoi si mous ? O mes frères, je vous le demande, *moi* : n'êtes-vous donc pas - mes frères?

Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de destinée dans votre regard ?

Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables : comment pourriez-vous un jour vaincre avec moi ?

Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher, et inciser : comment pourriez-vous un jour créer avec moi ?

Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle, - béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain, - plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

Ô mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : DEVENEZ DURS ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, III;

Des vieilles et des nouvelles tables, 29